

LA LETTRE

Depuis longtemps, l'Europe n'existait plus, la belle Europe à 25, et même à 12, et même à 6, et même à 2. Les conflits à coup de bombes atomiques, chimiques ou bactériologiques entre l'Amérique et l'Asie l'avaient déjà en partie pulvérisée.

Donc l'Europe, la belle Europe à 25, et même à 12, et même à 6, et même à 2, avait disparu. Dans un premier temps, chaque pays s'était recroquevillé sur lui-même, pensant pouvoir mieux résister derrière la ligne Maginot de ses frontières, accusant ses partenaires, et jadis amis, d'aveuglement, de lâcheté et, pourquoi pas ? de trahison. Mais ce fut bientôt une débandade générale, les gouvernements se montrant incapables d'endiguer la montée des extrémismes, qu'ils soient de droite, de gauche ou du milieu. Alors, les énarques réfléchirent et préconisèrent la solution miracle : le retour au Moyen Âge, avec ses duchés, ses comtés et autres marquisats que l'on pouvait, selon leurs savantes supputations, plus aisément défendre. Ainsi la France se retrouva découpée en une dizaine de petits états dont la superficie correspondait approximativement à celle des anciennes provinces féodales. Les principaux étaient la celtique Grabente, la Covrenep méridionale, le calme Musiloin, sans oublier l'océanique Naitaique, ni surtout, l'âpre et ensorcelante Ravengue.^[1]

Je dis : surtout, car étant un pur ravenguat, rien n'égale pour moi la beauté éclatante de ma Ravengue, avec ses monts qui s'évasent au sommet et qui semblent dormir, tout en masquant les reflux de la lave souterraine. Je connais, comme tous les natifs, ce qui se trame sous mes pieds ; j'ai compris depuis mon enfance que tout était instable, éphémère, même cette terre si paisible qui se vallonne devant moi. C'est pourquoi nous sommes si durs, nous, les gars de la Ravengue, si opiniâtres, si convaincus de notre ultime réussite : nous savons que derrière les apparences, il y a toujours quelque chose de monstrueux qui, un jour, jaillira et nous emportera dans la fournaise ; nous savons que la vie est courte, qu'il faut la gagner et ne pas la dépenser en fariboles, comme le faisaient ces abrutis de sirapiens que l'on voyait, naguère, quand la paix existait encore, quand on pouvait voyager à travers toute la France, à travers toute l'Europe, à travers le monde entier, sans craindre de sauter sur une mine, que l'on voyait donc se pavaner en nous considérant avec curiosité et dédain, photographiant sans même avoir l'idée de nous demander la permission, nos enfants, nos maisons, et même nos bêtes, nous daubant sans vergogne, sans même se donner la peine de baisser la voix, certains que nous étions incapables

de comprendre leur jargon de créatures supérieures... Oui, ma Ravengue était ravissante, et il faisait bon y vivre, y vivre et y mourir. Mais ça, c'était avant l'infâme Zorec !

Rien ne prédestinait Zorec à devenir le sanglant dictateur que toute la Ravengue connaît et redoute. Il avait été successivement un charmant bambin, un petit garçon moqueur que ses parents idolâtraient, un adolescent boutonneux et révolté, et même un fonctionnaire modèle au ministère des Affaires Cessantes. Mais comme le dit si bien un de nos proverbes ravenguats : "L'occasion fait le larron". L'occasion, ce fut l'anarchie dans laquelle la Ravengue sombra, comme toutes les états, royaumes, provinces et principautés de l'Europe livrée aux exactions des bandes terroristes. Et le larron, ce fut, évidemment, Zorec qui comprit très vite que les gens, apeurés et excédés, étaient prêts à accepter n'importe quoi, et même n'importe qui, pour que cessent les attentats, les exécutions et surtout les pillages. Il élaborait un site web où il proposait aux internautes d'adhérer à un mouvement apolitique, le R.I.E.N., Rassemblement Idéaliste des Énergies Nationales, dont l'unique but était de chasser hors de notre belle Ravengue les fauteurs de troubles, en particulier les membres actifs, ô combien, de l'organisation terroriste du T.O.U.T., Terrorist Organizing United Totality. Le choix qu'il proposait aux futurs militants se trouvait concentré dans ce slogan lapidaire et simpliste : "T.O.U.T ou R.I.E.N !" Le succès obtenu dépassa ses plus folles espérances : les adhésions affluèrent en masse, et Zorec comprit qu'il lui fallait canaliser au plus vite toutes ces bonnes volontés. C'est alors que se révéla son génie de l'organisation. Il entreprit de transformer cette foultitude de boutiquiers, de bureaucrates et de paysans en une sorte d'armée secrète qui lui serait dévouée jusqu'à... la mort ? Non, quand même pas, mais presque... Pour donner à ces braves gens qui confondaient chauvinisme et courage l'illusion de la puissance et de la virilité, à l'image de l'armée romaine, il les divisa en légions, manipules, cohortes et centuries, les dota d'un simulacre d'uniforme, et leur fit hurler à satiété des chants de haine pour tout ce qui n'était pas ravenguat. Bientôt, les "rienistes" se comportèrent comme leurs prédécesseurs du XX^e siècle, fascistes italiens, phalangistes espagnoles, S.A. et S.S. nazis, kagébistes soviétiques, et j'en passe : ils se crurent tout permis. Et ils avaient raison : leur maître idolâtré, dans ses discours enflammés dégoulinant de fanatisme et de détestation, les y encourageait.

C'est ainsi que Zorec devint le tyran exécré de la douce Ravengue en se faisant commettre "Libre et Illustrissime Protecteur Pour l'Éternité". Aussitôt, il promulgua son premier oukase : la construction d'une gigantesque muraille encerclant la Ravengue et l'isolant ainsi du reste du monde. Le deuxième ne tarda pas ; il annonçait la mise en chantier d'établissements spécialisés pour mal-pensants. Seuls, les chômeurs du bâtiment jubilèrent, car les E.S.M. (quelques esprits chagrins les appelaient goulags !) proliférèrent à tel point que l'on pouvait se

croire revenus au bon vieux temps de la Kolyma. Pour combattre cette désagréable impression qui se mit peu à peu à corrompre les cerveaux du bon peuple ravenguat, Zorec et ses sbires eurent l'idée de lancer une campagne d'Adulation et de Félicitations qui devait paraître sous une forme poétique de préférence. Pour qui ? À qui ? De qui ? Un seul sujet était "conseillé", c'est-à-dire autorisé : le génial L.I.P.P.E., le "Libre et Illustrissime Protecteur Pour l'Éternité", évidemment ! Ce fut un colossal raz de marée de flagorneries, chacun y allant de son petit ouvrage à la gloire de qui vous savez. Ainsi, le palais de Riatauch où il résidait fut submergé de distiques, quatrains, triolets, rondeaux, villanelles, ballades, sextines, odes, madrigaux, acrostiches, virelais, terza-rimas, pantoums, stances, hymnes, sans oublier les épopées où se mêlaient la légende et l'histoire. On évita l'épigramme corrosif, donc dangereux, ainsi que l'épithaphe, évidemment.

Ma femme me pressait de participer à ce déballage de léchages de bottes, affirmant que ceux qui n'y participeraient pas seraient fichés, et qu'ils encourraient les pires ennuis. Je résistais longtemps, deux mois peut-être, à ses reproches, à ses cris, et même à ses larmes. Mais je compris qu'il me fallait céder : mes voisins, mes collègues(et même ma parentèle !) me toisaient avec une croissante hostilité ; les lettres anonymes n'étaient pas loin, peut-être étaient-elles déjà écrites, et certaines, même, envoyées. Donc, un jour, je profitais d'une sortie de ma compagne pour m'installer devant ma vieille Remington (les ordinateurs étaient depuis longtemps interdits car ils favorisaient la diffusion des pensées non conformes). Et – le mot n'est pas trop fort ! – je m'exécutais. Je choisis le classique sonnet qui me semblait plus anodin, donc moins risqué. Les deux quatrains célébraient la splendeur de la Ravengue, son charme, sa grâce, sa... comment dirais-je ?... tout simplement, sa beauté ; et là, j'étais sincère. Je l'étais beaucoup moins dans les tercets où je louais les mérites du glorieux dirigeant qui nous servait de Guide génial, le "Libre et Illustrissime Protecteur Pour l'Éternité", notre Grandissime Zorec. Et je terminais ainsi mon hypocrite dithyrambe :

Ma belle et gracieuse Ravengue,

Porte aux nues ce fameux Douillon.[2]

J'avais à peine tapé le point final que j'entendis la porte de l'entrée claquer. Ma femme était de retour. Vite ! Plier la feuille en quatre ! La glisser dans l'enveloppe où j'avais déjà écrit mes coordonnées ! Et penser à la déposer furtivement dans la boîte pompeusement appelée : réceptacle aux louanges ! Ce que je fis le lendemain, et par chance, sans avoir de témoin. Ainsi, aux yeux des miens, je ne céda pas, je résistais. Et j'étais certain de ne pas avoir d'ennuis avec les autorités.

Une semaine plus tard, rien... Serait-on, en haut lieu, allergique à la belle poésie ? Je l'avoue, j'étais un peu déçu de ne recevoir aucune distinction, moi qui me sentais l'âme lyrique.

Mais une nuit, la réponse arriva. Je rêvais que j'étais réveillé par de violents coups de botte qui ébranlaient la porte d'entrée de l'immeuble. Et je fus réveillé par de violents coups de botte qui ébranlaient non pas la porte de l'immeuble, mais la porte de mon appartement. Un coup d'œil au réveil : trois heures ! Péniblement, je me levai pour aller demander qui se permettait de tirer du sommeil un brave citoyen ravenguat au-dessus de tout soupçon. Une voix métallique, caractéristique des gardes bleus qui avaient la charge de protéger notre divin Protecteur, hurla : « Ouvre, crapule ! Ordre du glorieux Zorec ! » Je ne comprenais pas ce qui pouvait bien me valoir le tendre euphémisme de "crapule", mais l'ambiance n'était pas à la réflexion, encore moins à la contestation, et j'ouvris ma porte. Trois gardes se propulsèrent sur moi, me tordirent les bras derrière le dos, me menottèrent, me bâillonnèrent, et pour terminer en beauté, m'aveuglèrent d'un bandeau crasseux. Tout cela en moins de vingt secondes : c'était vraiment des professionnels ! Ensuite, deux mains secourables me tirèrent dans l'escalier que je dégringolais à une vitesse vertigineuse ; puis, une bourrade n'ayant rien d'amical me catapulta dans un véhicule qui démarra aussitôt. J'étais allongé sur une plaque métallique, en pyjama, j'avais froid, mes épaules quelque peu malmenées par mes anges gardiens, me faisaient souffrir, et surtout, je n'appréhendais pas le sens de cet enlèvement émanant de l'autorité suprême. C'était, à n'en point douter, une erreur. On allait le reconnaître et me laisser en liberté après de plates excuses. Peut-être, pour réparer cette inqualifiable bourde, récompenserait-on mon sonnet à la gloire du transcendant Zorec !

Le juge-surveillant qui, une semaine après mon arrestation, consentit à me recevoir, m'ôta toutes mes illusions en me demandant si j'avais réfléchi et si j'éprouvais quelque regret. Je lui répondis que pour regretter, il fallait connaître sa faute, et que je ne voyais pas, mais vraiment pas...

- Ah bon !

Sa voix tranchait l'air tant elle s'était acérée.

- Ah bon ! Vous ne voyez pas ?... Eh bien, vous allez avoir le temps d'y voir plus clair !

- Mais enfin, je n'ai rien fait ! Je veux dire, je n'ai rien fait de mal !

- Et la lettre ?

- Quelle lettre ?

- Ne fais pas l'innocent !

Tiens ! Il me tutoyait. Ce n'était pas bon, non, vraiment pas bon pour moi !

- Je vous jure que... J'ai bien écrit un sonnet que j'ai envoyé...

- Ah ! Tu vois ! Et alors ?

- Mais c'était à la gloire de notre grandissime Zorec !

- Quoi !

Il s'était dressé avec une telle violence que je reculais instinctivement de trois bons pas.

- Quoi ! Tu oses dire que ce que tu as écrit dans cette lettre est à la gloire de notre bien-aimé Zorec !

- Bien sûr !

- Gardes !

Il écumait. Malgré ma frayeur devant une telle crise de démente, je tentais de m'expliquer :

- Si voulez bien m'écouter, nous allons la relire ensemble, cette lettre qui semble vous mécontenter, et je suis certain...

- Me mécontenter !... Me mécontenter !... Gardes !... Fichez-moi ce dangereux criminel, ce redoutable terroriste en cellule d'isolement, la numéro 1 ! Aucun contact avec qui que ce soit ! Pas même avec les gardiens ! Aucune promenade ! Et, naturellement, pas d'avocat !... Et toi...

Je me souviendrai éternellement de son regard où il avait concentré toute la haine du monde.

- Et toi, connais-tu notre belle région de Callirau ?

Bien sûr ! Qui n'avait jamais entendu parler de cette lointaine contrée que l'unique journal autorisé : *la Chronique ravenguate*, appelait, à juste titre, "notre Sibérie" : les températures, à la belle saison, frôlaient les moins vingt degrés !

- Et les mines de Réserves Inutiles d'Énergies Naturelles, tu connais aussi ?

Cette fois, je frémis d'horreur : les mines de R.I.E.N. ! C'est là qu'étaient déportés tous ceux qui avaient le front de s'opposer au régime. On les voyait partir, mais jamais, au grand jamais, on ne les voyait revenir ! Le juge-surveillant, qui m'observait attentivement, s'aperçut de la terreur qui s'était emparée de moi, et sa satisfaction éclata dans le sourire onctueux qu'il m'adressa en m'annonçant son verdict :

- Eh bien, mon cher, tu vas avoir le temps de réfléchir à ta lettre !

Le ton se fit solennel :

- La Cour supérieure de Ravengue te condamne à dix ans de travaux éducatifs dans les mines de Callirau... Gardes ! Emmenez le condamné ! Et j'ai bien dit : dans la cellule d'isolement numéro 1 !

Dix ans !... Il s'est bien fichu de moi, le juge-surveillant ! C'est vrai, je suis parti à Callirau avec dix ans sur les épaules. Mais deux mois avant ma libération, je fus convoqué par le major Niala, une sombre brute, responsable du camp éducatif où je passais mon temps, dimanche et jour de fête compris, à charrier des tonnes de terre, de sable ou de roc (cela dépendait du coin qui

vous était affecté), avec en supplément la schlague des gardes. Son bon sourire aux lèvres, Niala me reçut dans son bureau super bien chauffé. Dehors, il faisait moins quarante ; il est vrai que nous étions en hiver !

- Alors, c'est pour bientôt ?

- Dans cinquante six jours, major.

- Ah ! On compte en jours, plus en mois, et encore moins en années ! C'est bon signe, ça ! Pas vrai ?

- Oui, major.

- Quoi, oui, major ?

- Oui, c'est vrai, major.

- Bien. Content de partir, hein ? De nous laisser pourrir ici, dans ce bled, hein ?

- Oui, major, content.

- C'est bien. C'est normal. Alors, on va retrouver sa petite femme ?

- Oui, major, on va.

- En espérant qu'elle ne t'aura pas oublié, hein ? Qu'elle te sera restée fidèle, hein ?

- Oui, major, en espérant.

Pauvre con ! Qu'est-ce que ça pouvait lui faire que je sois cocu ou pas ? Mais il continuait :

- Alors, t'as réfléchi ?

- À quoi, major ?

- À quoi ? À quoi ? Te fous pas de moi ! À ta lettre, pardi !

- Oui, major, j'y ai réfléchi.

- Et... ?

- Ben, je ne vois pas ce qu'on peut me reprocher.

- Ah ! Tu ne vois pas ? C'est sûrement parce que tu n'as pas eu assez de temps pour y réfléchir ! J'te colle cinq ans supplémentaires, hein ? Peut-être que comme ça, tu verras mieux !

- C'est pas juste, major ! Je...

- Quoi ! Qu'est-ce que tu racontes ? Juste ? C'est pas un mot ravenguat, ça ! C'est un mot étranger ! Tu serais pas un espion, en plus ? Rien que pour ce mot, j'pourrais t'en filer cinq de plus ! Mais j'suis bonne pomme. Allez, fous-moi l'camp, et va retrouver ta brouette ! Elle t'aidera à réfléchir ! Et puis, pense aussi à ta femme : elle est p't être bien en train d'envoyer en l'air avec ton voisin !

Et dire que des salauds comme lui, ça existe à la pelle !

Dix plus cinq, quinze. Plus huit, vingt-trois. Je suis à Callirau depuis vingt-trois ans ! Je pousse ma brouette depuis vingt-trois ans ! Je transporte cette saloperie de terre depuis le fond de la mine jusqu'au bord de la Jordanne[3].depuis vingt-trois ans ! Et depuis douze ans, je sais que d'autres prisonniers charrient cette même terre de la Jordanne jusqu'à la mine. J'ai alors apprécié l'humour de sa dénomination : Réserves Inutiles d'Énergies Naturelles. Inutile, en effet ! Le but de cette absurdité est de briser l'esprit, la conscience de ceux qui ont osé braver, d'une manière ou de l'autre, Zorec le parfait. Et moi, plus que les autres, je suis brisé, démoli, cassé, écrasé, étouffé, anéanti, parce que je ne comprends pas pourquoi. Pour tout le monde, pour les condamnés, pour les gardes, pour les chefs du camp, je suis : le type à la lettre. Quand un nouveau commandant arrive, son prédécesseur lui dit en pointant négligemment un pouce dans ma direction :

- Et ça, c'est notre vedette ! C'est le type à la lettre !
- Ah ! C'est lui, le type à la lettre ? Et... encore combien ?
- Six ans. Mais nous avons carte blanche pour le garder bien au chaud !
- Comptez sur moi. Je m'en occuperai en temps voulu !

Je suis foutu, physiquement, bien sûr (j'ai cinquante ans, et j'en parais soixante-dix), mais surtout moralement : je n'ai plus d'espoir de sortir vivant de cet enfer. Je sens que je vais bientôt crever, ici, dans cette souricière. Mais pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Heureusement, depuis un an, j'ai un ami, un vrai. Il a une planque terrible : secrétaire du commandant ! Faut dire que c'est un intello de première, un qui sait l'orthographe, et de nos jours, c'est rarissime ! Alors, aujourd'hui, comme je me suis senti particulièrement mal, je lui ai demandé une faveur, une dernière faveur : la copie de ma fameuse lettre, pour que je comprenne enfin... Je sais que c'est très risqué pour lui ; lui aussi le sait, mais il a accepté. Je dois être au bout du rouleau ! La meilleure preuve : on me laisse tranquille, allongé sur ma paillasse. Je suis dispensé de travail éducatif !

J'attends. Je l'attends. J'espère ne pas claquer avant d'avoir lu ce satané papier ! Non ! Le voilà, j'entends son pas !

- Alors ?
- Mais t'étais dingue ou quoi ?
- Dingue ? Pourquoi ?
- D'avoir écrit ça ! Et non seulement écrit mais envoyé ! Et à Zorec, encore !
- Mais qu'est-ce que j'ai écrit ? J'ai rien écrit de mal !
- Ah bon ! Eh bien ! Qu'est-ce qu'il te faut ! Tiens, lis la fin de ton apologie ! Tu parles que cette pute de Zorec a du être content quand on lui a mis sous les yeux ton poème !
- Je ne peux pas lire. Je ne vois presque plus rien. Vas-y, toi ! Dis-moi ce que

j'ai écrit de si terrible.

Il approcha sa bouche de mon oreille et chuchota :

Ma belle et gracieuse Ravengue

Porte aux nues ce fameux Couillon.

- Quoi ! Tu dis n'importe quoi ! Répète un peu les derniers mots !

- Porte aux nues ce fameux Couillon.

- C'est pas possible ! Je n'ai jamais écrit Couillon ! C'est Douillon que j'ai écrit ! Pas Couillon !

- Eh bien là, c'est écrit Couillon ! Et avec un c majuscule, encore !

- Ah ! mon Dieu ! Je comprends tout !

- Quoi ?

- C'est mon doigt ! Il a ripé sur les touches ! Et sur le clavier, le c est juste sous le d, légèrement à droite. Alors, tu saisis... ?

- Et tu ne pouvais pas te relire ?

- Mais non : ma femme revenait, et je ne voulais pas être surpris en flagrant délit de léchage de botte vis à vis de ce tyran que je hais !

- Eh bien, mon vieux, cette petite erreur de lettre t'a valu vingt-trois ans de travail éducatif à passer parmi nous ! Mais j'y pense : ils n'avaient pas tort tous ces fumiers de juges, de commandants, de commissaires, de gardes, en t'appelant "le type à la lettre". Mais il ne s'agissait pas de la même ! Eux aussi, ils se sont gourés !

Et c'est alors que je me suis mis à rire !... Mais à rire !... Mais à rire !

Je crois bien que c'est au troisième hoquet que je suis mort !

[1] L'auteur, pour des raisons bien compréhensibles de sécurité, a volontairement brouillé les noms de personnes et de lieux. Il n'est pas interdit au lecteur zélé et scrupuleux de rétablir les termes authentiques.

[2] Terme typiquement ravenguat désignant un héros, un génie, en quelque sorte, un demi-dieu. (*Note du traducteur*)

[3] Pour une raison inconnue, l'auteur n'a pas brouillé le nom de la rivière Jordanne. Cet oubli permettra peut-être au lecteur de reconnaître le lieu où se passe l'action. (*Note de l'éditeur*)